

Section 10

Des miracles

Première partie

[Retour à la table des matières](#)

Il y a, dans les écrits du Dr TILLOTSON, un argument contre la *présence réelle*, qui est aussi concis, aussi élégant, et aussi fort qu'aucun argument que l'on puisse concevoir contre une doctrine si peu digne d'une réfutation sérieuse. Il est reconnu de tous côtés, dit ce savant prélat, que l'autorité, soit des Saintes Écritures, soit de la Tradition, est essentiellement fondée sur le témoignage des apôtres, qui furent témoins de ces miracles de notre Sauveur, par lesquels il prouva sa mission divine. Pour nous donc, l'évidence de la religion *chrétienne* est moindre que l'évidence de la vérité de nos sens, parce que, même chez les premiers auteurs de notre religion, elle n'était pas plus grande; et il est évident qu'elle doit diminuer en passant d'eux à leurs disciples; et personne ne peut faire reposer sa confiance sur leur témoignage autant que sur l'objet immédiat de nos sens. Car une évidence plus faible ne peut jamais détruire une évidence plus forte; et ainsi, même si la doctrine de la présence réelle n'avait jamais été aussi clairement révélée que dans les Saintes Écritures, il serait directement contraire aux règles du juste raisonnement que de lui donner notre assentiment. Elle contredit les sens, bien que les Saintes Écritures et la Tradition, sur lesquelles on la suppose édifiée, ne portent pas une évidence aussi grande que celle des sens, quand on les considère

simplement comme des évidences externes et quand elles ne sont pas mises en notre cœur par l'opération directe du Saint-Esprit.

Rien n'est plus commode qu'un argument décisif qui doit enfin *faire taire* la bigoterie et la superstition les plus arrogantes, et nous libérer de leur prosélytisme impertinent. Je me flatte d'avoir découvert un argument de semblable nature qui, s'il est juste, mettra, auprès des sages et des savants, en échec de façon durable les illusions superstitieuses et qui, par conséquent, sera utile longtemps, tant qu'il y aura un monde. Car, aussi longtemps, je présume, on trouvera des récits de miracles et de prodiges dans toute histoire, sacrée ou profane.

Bien que l'expérience soit notre seul guide dans les raisonnements sur les choses de fait, il faut reconnaître que ce guide n'est pas entièrement infaillible, mais qu'il peut, dans certains cas, nous induire en erreur. Celui qui, sous notre climat, attendrait un temps meilleur en JUIN qu'en DÉCEMBRE raisonnerait justement, et conformément à l'expérience; mais il est certain qu'il peut arriver qu'il se trompe sur l'événement. Cependant, nous pouvons observer que, dans un tel cas, il n'aurait aucune raison de se plaindre de l'expérience, car elle nous informe d'ordinaire au préalable de l'incertitude, par cette contrariété des événements que nous pouvons découvrir par une diligente observation. Tous les effets ne s'ensuivent pas de leurs causes supposées avec une certitude égale. Certains événements, dans tous les pays et à toutes les époques, ont été toujours joints ensemble; d'autres se sont révélés plus variables, et parfois ont déçu nos attentes, si bien que, dans nos raisonnements sur les choses de fait, il y a tous les degrés imaginables d'assurance, de la plus haute certitude à la plus basse espèce d'évidence morale.

Un homme sage, donc, proportionne sa croyance à l'évidence. Dans des conclusions du type de celles qui se fondent sur un **expérience infaillible**, il s'attend à l'événement avec le dernier degré d'assurance, et considère son expérience passée comme une *preuve* complète de l'existence future de cet événement. **Pour d'autres cas**, il procède avec plus de prudence : il soupèse les expériences opposées; il considère quel côté est soutenu par le plus grand nombre d'expériences. Il penche de ce côté sans doute et sans hésitation, et quand enfin il arrête son jugement, **l'évidence n'excède pas ce que nous appelons proprement la probabilité**. Ainsi, toute probabilité suppose une opposition d'expériences et d'observations, où l'un des côtés se révèle peser plus que l'autre et où il produit un degré d'évidence proportionné à la supériorité. **Une centaine de cas d'un côté et cinquante de l'autre offrent une attente douteuse de l'événement, cependant qu'une centaine d'expériences uniformes avec seulement une expérience contradictoire font raisonnablement naître un degré d'assurance joliment fort**. Dans tous les cas, il faut mettre en balance les expériences opposées, quand elles sont opposées, et déduire le

petit nombre du plus grand, afin de connaître la force exacte de l'évidence la plus forte.

Pour appliquer ces principes à un cas particulier, nous pouvons observer qu'il n'existe pas d'espèce de raisonnement plus courant, plus utile et même plus nécessaire à la vie humaine que celui qui vient du témoignage humain, et des rapports des témoins et des spectateurs. Peut-être pourra-t-on nier que cette espèce de raisonnement se fonde sur la relation de cause à effet. Je ne discuterai pas sur un mot. Il sera suffisant d'observer que notre assurance en un argument de cette sorte ne dérive d'aucun autre principe que notre observation de la véracité du témoignage humain, et de la conformité habituelle des faits aux rapports des témoins. Comme c'est une maxime générale qu'il n'existe pas d'objets ayant entre eux une connexion que l'on puisse découvrir, et que toutes les inférences que nous pouvons tirer de l'un à l'autre sont fondées uniquement sur notre expérience de leur conjonction constante et régulière, il est évident que nous n'avons pas à faire d'exception à cette maxime en faveur du témoignage humain, dont la connexion avec un événement semble, en elle-même, aussi peu nécessaire qu'une autre. Si la mémoire n'était pas tenace à un certain degré, si les hommes n'avaient pas communément une inclination à la vérité et un principe de probité, s'ils n'étaient pas sensibles à la honte quand on s'aperçoit qu'ils mentent, si on ne se rendait pas compte que ce sont là des qualités inhérentes à la nature humaine, nous ne mettrions jamais notre confiance dans le témoignage humain. Un homme en délire, ou connu pour être faux et scélérat, n'a aucune sorte d'autorité auprès de nous.

Et comme l'évidence, tirée des attestations et du témoignage humain, est fondée sur l'expérience passée, elle varie avec l'expérience, et est considérée soit comme une preuve soit comme une probabilité, selon que la conjonction entre un genre de récit et un genre d'objet s'est révélée constante ou variable. Il y a un certain nombre de circonstances à prendre en considération dans tous les jugements de ce type, et le critère ultime pour décider de toutes les disputes qui peuvent naître à leur sujet est toujours l'expérience et l'observation. Quand cette expérience n'est pas entièrement uniforme d'un côté, elle est suivie d'une inévitable contrariété dans nos jugements et de la même opposition et destruction réciproque que dans toute autre sorte d'évidence. Nous hésitons fréquemment sur les récits des autres. Nous mettons en balance les circonstances opposées qui causent un doute ou une incertitude, et quand nous découvrons une supériorité d'un côté, nous penchons vers lui, mais pourtant avec une diminution d'assurance, en proportion de la force du côté opposé.

Cette contrariété d'évidence, dans le cas présent, peut venir de plusieurs causes différentes : de l'opposition des témoignages contraires, du caractère ou du nombre des témoins, de leur manière de délivrer leur témoignage, ou de

l'union de toutes ces circonstances. Nous nourrissons un soupçon sur un fait quand les témoins se contredisent, quand ils sont par trop peu, quand ils sont d'un caractère douteux, quand ils ont un intérêt dans ce qu'ils affirment, quand ils délivrent leur témoignage avec hésitation, ou au contraire quand leurs affirmations sont trop violentes. Il y a beaucoup d'autres raisons du même genre qui peuvent diminuer ou détruire la force d'un argument tiré du témoignage humain.

Supposez par exemple, que le fait que le témoignage tente d'établir participe de l'extraordinaire et du merveilleux. Dans ce cas, l'évidence résultant du témoignage reçoit une diminution plus ou moins grande, en proportion du caractère plus ou moins inhabituel du fait. **La raison pour laquelle nous accordons du crédit aux témoins et aux historiens n'est pas tirée d'une connexion que nous percevons *a priori* entre le témoignage et la réalité, mais vient de ce que nous sommes accoutumés à trouver une conformité entre eux. Mais quand le fait attesté est tel qu'il est rarement tombé sous notre observation, il y a alors un combat entre deux expériences opposées. L'une détruit l'autre dans les limites de sa force, et l'expérience supérieure ne peut agir sur l'esprit que par la force qui demeure.** C'est absolument le même principe d'expérience qui nous donne un certain degré d'assurance par rapport à l'attestation des témoins et qui nous donne aussi, dans ce cas, un autre degré d'assurance contre le fait qu'ils tentent d'établir, de laquelle contradiction provient nécessairement un contrepoids et une destruction réciproque de croyance et d'autorité.

Je ne croirais pas ne telle histoire, même si elle m'était racontée par CATON : c'était un dicton proverbial à Rome, même du vivant de ce philosophe patriote¹. On admettait que le caractère incroyable d'un fait pouvait invalider une autorité aussi grande.

Le prince INDIEN, qui refusait de croire les premières relations sur les effets du gel, raisonnait correctement, et il fallait naturellement de très forts témoignages pour gagner son assentiment à des faits qui provenaient d'un état de la nature dont il n'avait pas connaissance et qui soutenait si peu d'analogie avec ces événements dont il avait une expérience constante et uniforme. Bien que ces faits ne fussent pas contraires à son expérience, ils n'y étaient pas conformes².

¹ Plutarque, *Vie de Caton*.

² Il est évident qu'aucun Indien ne pouvait avoir l'expérience que l'eau ne gelait pas sous les climats froids. C'est placer la nature dans une situation qui lui est complètement inconnue; et il est impossible pour un Indien de dire *a priori* ce qui en résultera. C'est faire une nouvelle expérience dont la conséquence est toujours incertaine. On peut parfois conjecturer par analogie ce qui s'ensuivra, mais encore n'est-ce qu'une conjecture. Et il faut avouer que, dans le présent cas du gel, l'événement a lieu contrairement aux règles de l'analogie et est tel qu'un indien raisonnable ne s'y attendrait pas. L'opération du froid sur l'eau n'est pas graduelle, selon les degrés du froid; mais à chaque fois que l'eau arrive au point de congélation, elle passe en un instant de l'état liquide le plus extrême à la plus

Mais pour accroître la probabilité contraire à celle de l'attestation des témoins, **supposons que le fait** qu'ils affirment, au lieu d'être seulement merveilleux, **soit réellement miraculeux**; **et supposons aussi que le témoignage, considéré à part et en lui-même, s'élève au niveau d'une preuve entière**. Dans ce cas, **c'est preuve contre preuve**, et la plus forte doit prévaloir, mais cependant avec une diminution de sa force, proportionnellement à la force de la preuve contraire.

Un miracle est une violation des lois de la nature, et comme une expérience ferme et inaltérable a établi ces lois, la preuve que l'on oppose à un miracle, de par la nature même du fait, est aussi entière que tous les arguments empiriques qu'il est possible d'imaginer. Pourquoi est-il plus probable que tous les hommes doivent mourir, que du plomb ne puisse pas rester suspendu dans les airs, que le feu consume le bois et qu'il soit éteint par l'eau, sinon parce que ces événements se révèlent en accord avec les lois de la nature et qu'il faut une violation des lois de la nature, ou en d'autres mots un miracle, pour les empêcher? Pour que quelque chose soit considéré comme un miracle, il faut qu'il n'arrive jamais dans le cours habituel de la nature. Ce n'est pas un miracle qu'un homme, apparemment en bonne santé, meure soudainement, parce que ce genre de mort, bien que plus inhabituelle que d'autres, a pourtant été vu arriver fréquemment. Mais c'est un miracle qu'un homme mort revienne à la vie, parce que cet événement n'a jamais été observé, à aucune époque, dans aucun pays. **Il faut donc qu'il y ait une expérience uniforme contre tout événement miraculeux, autrement, l'événement ne mérite pas cette appellation de miracle. Et comme une expérience uniforme équivaut à une preuve, il y a dans ce cas une preuve directe et entière, venant de la nature des faits, contre l'existence d'un quelconque miracle. Une telle preuve ne peut être détruite et le miracle rendu croyable, sinon par une preuve contraire qui lui soit supérieure**¹.

parfaite solidité. **Un tel événement peut être appelé extraordinaire, et il faut un témoignage joliment fort pour le rendre croyable aux gens qui habitent sous les climats chauds. Mais cet événement n'est pourtant pas miraculeux, ni contraire à l'expérience uniforme du cours de la nature dans les cas où toutes les circonstances sont les mêmes.** Les habitants de Sumatra ont toujours vu l'eau fluide sous leur propre climat, et le gel de leurs rivières devrait être considéré comme un prodige; mais ils n'ont jamais vu d'eau en Moscovie pendant l'hiver, et ils ne peuvent donc pas raisonnablement être affirmatifs sur ce qui en serait la conséquence.

¹ **Parfois, un événement peut, en lui-même, ne pas sembler contraire aux lois de la nature, et pourtant, s'il était réel, il pourrait, en raison de certaines circonstances, être appelé un miracle car, en fait, il est contraire à ces lois. Ainsi, si une personne, s'attribuant une autorité divine, commandait à une personne malade de se porter bien, à un homme en pleine santé de tomber raide mort, aux nuages de pleuvoir, aux vents de souffler, bref, ordonnait de nombreux événements naturels qui s'en suivraient immédiatement de son commandement, ces événements pourraient être légitimement considérés comme des miracles, parce qu'ils sont, dans ce cas, réellement contraires aux lois de la nature. Car si un soupçon demeure que l'événement et le commandement aient coïncidé par hasard, il n'y a pas de miracle et pas de transgression des lois de la nature. Si le soupçon est écarté, il y a évidemment un miracle et une transgression de ces lois, car rien ne peut être plus contraire à la nature que la voix ou le commandement d'un homme ait une telle influence.**

La conséquence évidente (et c'est une maxime générale qui mérite notre attention) est : "Aucun témoignage n'est suffisant pour établir un miracle à moins que le témoignage soit d'un genre tel que sa fausseté serait plus miraculeuse que le fait qu'il veut établir; et même dans ce cas, il y a une destruction réciproque des arguments, et c'est seulement l'argument supérieur qui nous donne une assurance adaptée à ce degré de force qui demeure, déduction faite de la force de l'argument inférieur." Quand quelqu'un me dit qu'il a vu un mort revenu à la vie, je considère immédiatement en moi-même s'il est plus probable que cette personne me trompe ou soit trompée, ou que le fait qu'elle relate ait réellement eu lieu. Je soupèse les deux miracles, et selon la supériorité que je découvre, je rends ma décision et rejette toujours le plus grand miracle. Si la fausseté de son témoignage était plus miraculeuse que l'événement qu'elle relate, alors, et alors seulement, cette personne pourrait prétendre commander ma croyance et mon opinion.

Section 10 :Des miracles

Deuxième partie

[Retour à la table des matières](#)

Dans le raisonnement précédent, nous avons supposé que le témoignage sur lequel le miracle est fondé a la possibilité d'atteindre le niveau d'une preuve entière, et que la fausseté de ce témoignage serait un réel prodige; mais il est facile de montrer que nous avons été de beaucoup trop généreux dans notre concession, et qu'il n'y a jamais eu un événement miraculeux établi avec ne évidence si entière.

Car, *premièrement*, on ne peut pas trouver, dans toute l'histoire, un miracle attesté par un nombre suffisant d'hommes d'un bon sens, d'une éducation et d'un savoir suffisamment au-dessus de toute question pour nous mettre à l'abri de toute illusion de leur part, d'une intégrité si indubitable pour les placer au-delà de tout soupçon d'une intention de tromper les autres, d'un crédit et d'une réputation aux yeux de l'humanité tels qu'ils aient beaucoup à perdre au cas où leur mensonge serait repéré, et, en même temps, affirmant des faits qui se sont

Un miracle peut être exactement défini : une transgression des lois de la nature par une volition particulière de la Divinité ou par l'intervention de quelque agent invisible. Un miracle peut se révéler ou pas aux hommes, ça ne change ni sa nature ni son essence. L'élévation dans les airs d'une maison ou d'un bateau est un miracle manifeste. L'élévation d'une plume, quand le vent manque, si peu que ce soit, de la force requise dans cette intention, est un miracle aussi réel, bien que nous n'y soyons pas aussi sensibles.

réalisés d'une manière si publique, et dans une partie du monde assez célèbre, que la découverte en soit rendue inévitable ; lesquelles circonstances sont toutes nécessaires pour nous assurer pleinement du témoignage des hommes.

Deuxièmement, nous pouvons observer, dans la nature humaine, un principe qui, s'il est examiné rigoureusement, se trouvera diminuer extrêmement l'assurance que nous pourrions avoir à l'égard de n'importe quelle sorte de prodige tiré du témoignage humain. La maxime, par laquelle nous nous conduisons couramment dans nos raisonnements, est que les objets dont nous n'avons pas l'expérience ressemblent à ceux dont nous avons l'expérience, que ce que nous avons trouvé le plus habituel est toujours le plus probable, et que, quand il y a une opposition d'arguments, nous devons donner la préférence à ceux qui sont fondés sur le plus grand nombre d'observations passées. Mais, bien qu'en procédant en suivant cette règle, nous rejetons volontiers les faits inhabituels et incroyables à un degré ordinaire, pourtant, en allant plus loin, l'esprit n'observe pas toujours la même règle : quand quelque chose de totalement absurde et miraculeux est affirmé, l'esprit l'admet d'autant plus volontiers, en raison de cette même circonstance qui devrait en détruire toute l'autorité. La passion de la surprise et de l'émerveillement, qui naît de ces miracles, étant une émotion agréable, elle donne une tendance sensible à la croyance en ces événements dont elle dérive; et cela va si loin que même ceux qui ne peuvent jouir directement de ce plaisir et qui ne peuvent [donc] croire à ces événements miraculeux dont ils sont informés aiment pourtant prendre part à la satisfaction de seconde main, par la bande, et mettent leur orgueil et leur délectation à exciter l'admiration d'autrui.

Avec quelle avidité sont reçus les récits sur les miracles des voyageurs, leurs descriptions de monstres marins et terrestres, leurs relations d'aventures merveilleuses, d'hommes étranges et de mœurs sauvages! Mais si l'esprit religieux se joint à l'amour du merveilleux, c'en est fini du sens commun, et le témoignage humain, dans ce cas, perd toute prétention d'autorité. Un homme pris de religion peut être un enthousiaste et peut s'imaginer qu'il voit ce qui n'a pas de réalité, il peut savoir que son récit est faux, et néanmoins persévérer, avec les meilleures intentions du monde, afin de promouvoir une cause aussi sainte. Et même quand cette hallucination n'a pas lieu, la vanité, excitée par une aussi forte tentation, opère sur lui plus puissamment que sur le reste de l'humanité dans d'autres circonstances, et l'intérêt personnel agit avec une force égale. Ceux qui l'écoutent peuvent ne pas avoir, et le plus couramment n'ont pas assez de jugement pour éplucher son témoignage. Ce qu'ils ont de jugement, ils y renoncent par principe dans ces sujets sublimes et mystérieux; ou, même s'ils avaient la volonté de l'employer, la passion et une imagination échauffée troublent la régularité de ses opérations. Leur crédulité accroît son audace, et son audace domine leur crédulité.

L'éloquence, quand elle est au plus haut, laisse peu de place à la raison et à la réflexion; mais, s'adressant entièrement à la fantaisie et aux affections, elle captive les auditeurs complaisants et subjugué leur entendement. Heureusement, ce niveau est rarement atteint. Mais ce qu'un CICÉRON ou un DÉMOSTHÈNE pouvait tout juste accomplir sur un auditoire romain ou athénien, tout *capucin*, tout maître ambulante ou sédentaire peut le réaliser sur la plupart des hommes, et à un haut degré, en touchant des passions si grossières et vulgaires.

Les nombreux cas de faux miracles, de prophéties, et d'événements surnaturels qui ont été découverts par un témoignage contraire ou qui se sont découverts eux-mêmes par leur absurdité, prouvent assez la forte tendance de l'humanité à l'extraordinaire et au merveilleux, et doivent raisonnablement éveiller un soupçon à l'encontre de toutes les relations de ce genre. C'est notre façon naturelle de penser, même à l'égard des événements les plus courants et les plus croyables. Par exemple, il n'est pas de genre de rapport qui naisse plus facilement et qui s'étende plus rapidement, spécialement dans les campagnes et dans les villes de province, que ceux qui concernent les mariages; à un point tel que deux jeunes personnes d'égale condition ne sont pas vues deux fois ensemble que tout le voisinage, immédiatement, les unit. Le plaisir de raconter une nouvelle aussi intéressante, de la propager, et d'être le premier qui la rapporte, contribue à la répandre. Et c'est si bien connu qu'aucun homme de bon sens ne prête attention à ces rapports, jusqu'à ce qu'il les trouve confirmés par des témoignages plus importants. Les mêmes passions, et d'autres encore plus fortes, n'inclinent-elles pas la plupart des hommes à croire et rapporter, avec la plus grande véhémence et la plus grande assurance, les miracles religieux?

Troisièmement, ce qui constitue une forte présomption contre les relations surnaturelles et miraculeuses, c'est que l'on observe qu'elles abondent principalement dans les nations ignorantes et barbares, ou si jamais un peuple civilisé les a acceptées, on s'apercevra que ce peuple les a reçues d'ancêtres ignorants ou barbares qui les leur ont transmises avec cette sanction et cette autorité inviolables qui accompagnent toujours les opinions reçues. Quand nous lisons attentivement les premières histoires de toutes les nations, nous pouvons nous imaginer transportés dans quelque nouveau monde, où l'entière organisation de la nature est disloquée, et où chaque élément réalise ses opérations d'une façon différente de celle qui est la sienne à présent. Les batailles, les révolutions, la peste, la famine et la mort ne sont jamais les effets de ces causes naturelles dont nous avons l'expérience. Les prodiges, les présages, les oracles, les châtiments divins éclipsent le peu d'événements naturels qui y sont mêlés. Mais comme les premiers se raréfient à chaque page, au fur et à mesure que nous nous rapprochons des époques éclairées, nous apprenons rapidement qu'il n'y a là rien de mystérieux ou de surnaturel, mais que tout provient de la tendance habituelle de l'humanité au merveilleux,

et quoique cette inclination puisse, par intervalles, être mise en échec par le bon sens et le savoir, elle ne peut jamais être complètement extirpée de la nature humaine.

Il est étrange qu'un lecteur judicieux soit enclin à dire, en lisant ces histoires merveilleuses, que de tels événements prodigieux n'arrivent jamais de nos jours. Mais il n'y a rien d'étrange, au moins, à ce que les hommes mentent à toutes les époques. Vous devez avoir certainement vu suffisamment d'exemples de cette fragilité humaine. Vous avez vous-mêmes entendu lancer de tels récits merveilleux qui, étant traités avec mépris par les gens sages et judicieux, ont été finalement abandonnés même par le vulgaire. Soyez assurés que ces mensonges célèbres, qui se sont répandus et ont fleuri à un niveau si monstrueux, naquirent de commencements semblables; mais, étant semés dans un terrain propice, ils ont finalement poussé en prodiges presque égaux à ceux qu'ils relataient.

Il y avait une sage politique chez ce **faux prophète ALEXANDRE** qui, quoiqu'aujourd'hui oublié, fut autrefois si fameux, de placer le premier théâtre de ses impostures en PAPHLAGONIE, où, comme LUCIEN nous le rapporte, le peuple était extrêmement ignorant et stupide, et prêt à gober même la plus grossière tromperie. Les gens éloignés, qui sont assez faibles pour penser que la chose est après tout digne d'enquête, n'ont pas de meilleure opportunité de recevoir une meilleure information. Les histoires arrivent amplifiées par cent circonstances. Les idiots font tout ce qu'ils peuvent pour propager l'imposture, tandis que les sages et les lettrés se contentent de s'en moquer, sans s'informer des faits particuliers qui permettraient de la réfuter nettement. Et c'est ainsi que l'imposteur ci-dessus mentionné put parvenir, partant des PAPHLAGONIENS ignorants, à enrôler des partisans, même parmi les philosophes GRECS, et, à ROME, parmi les hommes éminents par le rang et la distinction. Mieux, il réussit à attirer l'attention du sage empereur MARC-AURÉLE, jusqu'à faire en sorte que ce dernier se fie à ses prophéties trompeuses pour le succès d'une expédition militaire.

Il y a de si grands avantages à lancer une imposture chez un peuple ignorant que, même si la tromperie est trop grossière pour s'imposer à la plupart des hommes (ce qui, quoique rarement, est parfois le cas), elle a beaucoup plus de chances de réussir dans des régions lointaines, que si son premier théâtre s'était trouvé dans une cité célèbre pour ses arts et son savoir. Les plus ignorants et les plus barbares de ces barbares portent le récit à l'étranger. Aucun des indigènes n'a suffisamment de relations ou suffisamment de crédit et d'autorité pour contredire et abattre la tromperie. L'inclination des hommes au merveilleux a une pleine occasion de se déployer. Et c'est ainsi qu'une histoire totalement éventée à l'endroit d'où elle est partie, passera pour certaine à un millier de miles de distance. Mais ALEXANDRE eût-il fixé sa résidence à ATHÈNES que les philosophes de ce célèbre centre du savoir

eussent immédiatement diffusé à travers l'empire ROMAIN entier leur avis sur la question qui, soutenu par une si grande autorité, et développé par toute la force de la raison et de l'éloquence, aurait entièrement ouvert les yeux de l'humanité. C'est vrai : LUCIEN, passant par hasard par la PAPHLAGONIE, eut l'occasion d'accomplir ce bon office mais, quoique ce soit souhaitable, il n'arrive pas toujours que tout ALEXANDRE rencontre un LUCIEN, prêt à découvrir et mettre à nu ses impostures.¹

Je peux ajouter une quatrième raison, qui diminue l'autorité des prodiges, c'est qu'il n'existe pas de témoignage en leur faveur, même ceux qui ne se sont pas expressément révélés faux, qui n'ait été contredit par un nombre infini d'autres témoignages; si bien que non seulement le miracle détruit le crédit du témoignage, mais encore le témoignage se détruit de lui-même. Pour mieux faire comprendre ceci, considérons qu'en matière de religion, tout ce qui est différent est contraire, et qu'il est impossible que les religions de l'ancienne ROME, de la TURQUIE, du SIAM, et de la CHINE soient toutes établies sur un fondement solide. Donc, tout miracle qui prétend avoir été l'œuvre de l'une de ces religions (et toutes abondent en miracles), comme il a pour fonction d'établir le système particulier auquel il est rattaché, a ainsi la même force, quoique plus indirectement, pour ruiner tout autre système. En détruisant le système rival, il détruit également le crédit de ces miracles sur lesquels ce système était établi; si bien que tous les prodiges des différentes religions doivent être considérés comme des faits contraires, et les évidences de ces prodiges, qu'elles soient faibles ou fortes, comme opposées l'une l'autre. Selon cette méthode de raisonnement, quand nous croyons à quelque miracle de MAHOMET ou de ses successeurs, nous avons pour garantie le témoignage d'une poignée d'ARABES barbares; et d'autre part, nous devons considérer l'autorité de TITE-LIVE, de PLUTARQUE, de TACITE, et, en bref de tous les auteurs et témoins, GRECS, CHINOIS et CATHOLIQUES ROMAINS, qui ont relaté quelque miracle dans leur religion particulière. Je dis que nous avons à considérer leur témoignage sous le même jour que s'ils avaient mentionné ce miracle mahométan, et l'avaient contredit en termes exprès, avec la même certitude qu'ils avaient pour le miracle relaté. Cet argument peut paraître trop subtil et trop raffiné, mais n'est pas en réalité différent du raisonnement d'un juge qui suppose que le crédit de deux témoins, qui soutiennent que quelqu'un a commis un crime, est détruit par le témoignage de deux autres, qui

¹ On peut peut-être objecter que je procède à la légère et que je me forme une idée d'ALEXANDRE uniquement à partir des compte-rendus faits sur lui par Lucien, son ennemi notoire. Il eût été souhaitable en effet que les compte-rendus de certains des successeurs et des complices d'ALEXANDRE subsistassent. L'opposition et le contraste entre le caractère et la conduite du même homme, tels que les dépeint un ami ou un ennemi, est aussi forte, même dans a vie courante, et beaucoup plus dans ces questions de religion, qu'entre deux hommes dans le monde, tels ALEXANDRE et *Saint Paul*, par exemple. Voir une lettre à Gilbert West, Esq., sur la conversion et l'apostolat de Saint Paul.*

* Note présente dans les trois premières éditions.(NdT)

affirment qu'il était à deux cent lieues de distance, l'instant même où le crime est dit avoir été commis.

L'un des miracles les mieux attestés dans l'histoire profane est celui que TACITE rapporte de VESPASIEN, qui guérit un aveugle à Alexandrie au moyen de sa salive et un boiteux en touchant simplement son pied, pour obéir à une vision du dieu SERAPIS, qui leur avait enjoint d'avoir recours à l'empereur pour ces guérisons miraculeuses. On peut en voir l'histoire chez ce subtil historien ¹, où chaque circonstance semble ajouter du poids au témoignage, et pourrait être développée largement à notre époque, avec toute la force de l'argumentation et de l'éloquence, si quelqu'un se mêlait de renforcer l'évidence de cette superstition discréditée et idolâtre. La gravité, la solidité, l'âge et la probité d'un si grand empereur qui, tout au long de sa vie, conversa d'une façon familière avec ses amis et ses courtisans, et qui n'affecta jamais ces airs invraisemblables de divinité que se donnaient ALEXANDRE et DEMETRIUS. L'historien, un écrivain contemporain, connu pour sa franchise et sa véracité, et, en outre, le plus grand et le plus pénétrant génie, peut-être, de toute l'antiquité; et si affranchi de toute tendance à la crédulité qu'il tombe sous l'imputation contraire d'athéisme et d'impiété. Les personnes sur l'autorité de qui il relate le miracle, d'un caractère notoire de discernement et de véracité, comme nous pouvons bien le présumer, témoins du fait, et confirmant leur témoignage, après que la famille FLAVIENNE était dépouillée de l'empire et qu'elle ne pouvait plus donner de récompense pour le prix d'un mensonge. *Utrumque, qui interfuere, nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium* ². A cela, si nous ajoutons la nature publique de ces faits, tels qu'ils sont relatés, il apparaîtra qu'aucune évidence ne peut bien être supposée plus forte pour une fausseté si grossière et si palpable.

Il y a aussi une histoire mémorable relatée par le cardinal de RETZ, et qui mérite que nous la considérons. Quand ce politicien intrigant se sauva en ESPAGNE pour éviter la persécution de ses ennemis, il passa par SARAGOSSE, capitale de l'ARAGON où on lui montra, dans la cathédrale, un homme qui, ayant servi sept ans comme portier, connu de tout le monde dans la ville, avait toujours accompli ses dévotions dans cette église. On avait vu, pendant tout ce temps, qu'il lui manquait une jambe; mais il recouvra ce membre en frottant le moignon d'huile sainte, et le cardinal nous assure qu'il l'a vu avec ses deux jambes. Ce miracle fut confirmé par tous les chanoines de l'église, et on appela toute la société de la ville pour confirmer le fait. Le cardinal s'aperçut que cette société, en raison de sa dévotion zélée, croyait profondément au miracle. Ici, le narrateur était contemporain du supposé prodige, d'un caractère incrédule et libertin, et en même temps d'un grand génie. Le miracle était d'une nature si *singulière* qu'on ne pouvait quasiment

¹ *Histoires*, livre V, Ch.8. SUETONE fait presque le même récit dans *La vie de Vespasien*.

² Ceux qui ont assisté à l'un et à l'autre s'en souviennent encore, alors que rien ne peut être gagné par le mensonge. (Traduction Isabelle Folliot)

pas le contrefaire, les témoins étaient très nombreux et tous, d'une certaine façon, spectateurs du fait pour lequel ils donnaient leur témoignage. Et ce qui ajoute une grande force au témoignage et qui peut redoubler notre surprise en cette occasion, c'est que le cardinal lui-même, qui relate l'histoire, ne semble lui donner aucun crédit et, par conséquent, ne peut pas être suspecté de complicité dans cette pieuse fraude. Il considéra légitimement qu'il n'était pas indispensable, afin de rejeter un fait de cette nature, d'être capable de réfuter avec précision le témoignage et d'en repérer la fausseté, à travers toutes les circonstances de coquinerie et de crédulité qui l'avaient produit. Il savait que couramment, c'est chose tout à fait impossible, à une distance aussi petite, dans le temps et dans l'espace, et que c'était extrêmement difficile, même si l'on est directement présent, en raison de la bigoterie, de l'ignorance, de la ruse et de la malice d'une grande partie de l'humanité. Il conclua donc, en usant correctement de sa raison, qu'un tel témoignage portait la fausseté sur son visage même, et qu'un miracle, soutenu par un témoignage humain, était plus proprement un sujet de dérision que d'argumentation.

Il n'y a certainement jamais eu autant de miracles attribués à une personne que ceux qu'on a dit s'être récemment accomplis en France sur la tombe de l'abbé PARIS, le fameux JANSENISTE, dont la sainteté a trompé si longtemps les gens. Guérir les maladies, redonner l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles, c'étaient, disait-on partout, les effets habituels de ce saint tombeau. Mais, ce qui est plus extraordinaire, c'est que beaucoup de ces miracles ont été sur le fait prouvés à l'endroit même, devant des juges d'une intégrité indiscutable, attestés par des témoins de crédit et de distinction, à une époque savante, et sur le plus éminent théâtre existant aujourd'hui dans le monde. Et ce n'est pas tout. Un compte-rendu de ces miracles fut publié et diffusé partout, et les jésuites, quoique formant une compagnie savante soutenue par le magistrat civil, et ennemis résolus de ces opinions en faveur desquelles les miracles étaient dit avoir été accomplis, ne furent jamais capables des les repérer et de les réfuter¹. Où trouverons-nous un tel nombre de circonstances

¹ Ce livre fut écrit par Mons. MONGERON, conseiller ou juge au Parlement de PARIS, un homme de distinction et de caractère, qui fut aussi martyr de la cause, et qui aujourd'hui, dit-on, est emprisonné quelque part en raison de son livre.

Il y a un autre livre en trois volumes (intitulé : recueil des miracles de l'abbé PARIS) qui donne un compte-rendu d'un grand nombre de ces miracles, accompagnés de discours préliminaires qui sont très bien écrits. Il court cependant, à travers l'ensemble, une comparaison ridicule entre les miracles de notre Sauveur et ceux de l'abbé qui affirme que l'évidence de ces derniers est égale à celle des premiers; comme si le témoignage des hommes pouvait jamais être mis en balance avec celui de Dieu lui-même, qui dirigea la plume des écrivains inspirés. Si ces écrivains, en vérité, doivent être considérés simplement comme des témoins humains, l'auteur français est très modéré dans sa comparaison, puisqu'il pourrait, avec quelque apparence de raison, prétendre que les miracles JANSENISTES surpassent de beaucoup les autres en évidence et en autorité. Les circonstances qui suivent sont tirées de papiers authentiques, insérés dans le livre ci-dessus mentionné.

De nombreux miracles de l'abbé PARIS furent vérifiés sur le fait par des témoins devant l'officialité, ou cour épiscopale de PARIS, sous l'oeil du cardinal *Nouailles*, dont

la réputation d'intégrité et dont les capacités ne furent jamais contestées, même par ses ennemis.

Son successeur à l'archevêché était un ennemi des JANSENISTES et fut pour cette raison nommé au siège épiscopal. Pourtant, vingt-deux recteurs, ou *curés* de PARIS, avec une gravité infinie, le pressèrent d'examiner ces miracles qu'ils disaient connus du monde entier et indiscutablement certains. Mais il s'abstint sagement.

Le parti des MOLINISTES avait essayé de discréditer ces miracles dans un cas, celui de Mademoiselle LE FRANC. Mais, outre que leurs procédés furent à de nombreux égards les plus irréguliers du monde, particulièrement en ne citant que le peu de témoins JANSENISTES qu'ils avaient subornés, outre cela, dis-je, ils se trouvèrent bientôt submergés par une nuée de nouveaux témoignages, au nombre de cent-vingt, la plupart de personnes ayant du crédit et des biens à PARIS, qui prêtèrent serment en faveur du miracle, et cela fut accompagné d'un appel pressant et solennel au Parlement. Mais l'autorité interdit au Parlement de se mêler de l'affaire. Finalement, on s'aperçut que quand les hommes sont échauffés par le zèle et l'enthousiasme, il n'existe aucun degré de témoignage humain assez fort pour ne pas être acquis à la plus grande absurdité; et ceux qui seront assez sots pour examiner l'affaire de cette façon, et chercher des points faibles dans le témoignage, sont presque sûrs d'être confondus. Il faut que l'imposture soit en vérité misérable pour ne pas l'emporter dans ce débat.

Tous ceux qui étaient en FRANCE vers cette époque ont entendu parler de la réputation de M. HERAUT, le *lieutenant de police* dont la vigilance, la pénétration, l'activité et la grande intelligence ont tant fait parler d'elles. Ce magistrat qui, par la nature de sa fonction, est presque absolu, fut investi des pleins pouvoirs, à dessein d'étouffer ou de discréditer ces miracles, et souvent il se saisit sur le fait et examina des témoins et leurs propos, mais, jamais, il ne put parvenir à quelque chose de satisfaisant contre eux.

Dans le cas de Mademoiselle THIBAUT, il envoya, pour l'examiner, le fameux DE SYLVA, dont le témoignage est très curieux. Le médecin déclare qu'il était impossible qu'elle pût avoir été si malade, comme le certifiaient les témoins, parce qu'il était impossible qu'elle pût, en un temps si court, avoir recouvré la santé qu'il lui trouva. Il raisonna comme un homme de bon sens, à partir de causes naturelles. Mais le parti adverse lui dit que l'ensemble était un miracle et que son témoignage même en était la meilleure preuve.

Les MOLINISTES étaient dans un triste dilemme. Ils n'osaient pas affirmer l'insuffisance absolue du témoignage pour prouver un miracle. Ils furent obligés de dire que ces miracles étaient réalisés par sorcellerie et par le diable. Mais il leur fut répondu que c'était la ressource des JUIFS de jadis.

Aucun JANSENISTE ne fut jamais embarrassé pour rendre compte de l'interruption des miracles quand le cimetière fut fermé par édit royal. C'est parce qu'on touchait la tombe que se produisaient ces effets extraordinaires, et quand personne ne pouvait approcher de la tombe, aucun effet ne pouvait être attendu. Dieu, en vérité, aurait pu faire s'écrouler les murs en un instant, mais il est maître de sa propre grâce et de ses propres oeuvres, et il ne nous appartient pas de les expliquer. Il n'a pas fait s'écrouler les murs de toute cité, comme ceux de JERICHO, au son des cornes de béliet, pas plus qu'il n'a démoli la prison de tous les apôtres, comme il l'a fait pour St. PAUL.

De même un homme, tel que le duc de CHATILLON, duc et pair de FRANCE, du plus haut rang et de la plus haute famille, porte témoignage d'une guérison miraculeuse, réalisée sur une de ses servantes, qui avait vécu plusieurs années dans sa maison avec une infirmité visible et palpable.

Je conclusai en observant qu'aucun clergé n'est plus célèbre pour la rigueur de sa vie et de ses moeurs que le clergé séculier de FRANCE, particulièrement les recteurs ou curés de PARIS, portant témoignage de ces impostures.

Le savoir, le génie et la probité des messieurs de PORT-ROYAL, et l'austérité de ses religieuses, ont été très célèbres dans toute l'EUROPE. Pourtant, ils ont tous porté témoignage d'un miracle accompli sur la nièce du fameux PASCAL, dont la sainteté de vie et l'extraordinaire capacité sont bien connues. Le fameux RACINE donna un compte-rendu de ce miracle dans son histoire fameuse de PORT-ROYAL, et lui donna de la force avec toutes les preuves qu'une multitude de religieuses, de prêtres, de médecins et d'hommes du monde de crédit indubitable pouvaient lui donner à ce sujet. Plusieurs hommes de lettres, en particulier l'évêque de TOURNAY, pensèrent que ce miracle était assez certain pour qu'on puisse l'utiliser pour réfuter les athées et les libres-penseurs. La

concourant à corroborer un fait? Qu'avons-nous à opposer à une telle nuée de témoignages, sinon l'absolue impossibilité de la nature miraculeuse des événements relatés? Et cette impossibilité, à coup sûr, sera, aux yeux de tous les gens raisonnables, considérée comme une réfutation suffisante.

Est-ce légitime, parce que le témoignage humain a, dans certains cas, une force et une autorité extrêmes, par exemple quand il relate la bataille de PHILIPPES ou de PHARSALE, d'en tirer comme conséquence que toutes les sortes de témoignages doivent donc avoir une force et une autorité égales? Supposez que les factions de CÉSAR et de POMPÉE aient chacune revendiqué la victoire de ces batailles, et que les historiens de chaque parti aient de la même façon attribué la victoire à leur propre camp, comment l'humanité serait-elle capable, à cette distance, de se déterminer entre eux? La contrariété est aussi forte entre les miracles relatés par HÉRODOTE ou PLUTARQUE et ceux transmis par MARIANA, BEDE ou je ne sais quel moine historien.

Les sages prêtent une foi très académique à tous les rapports qui favorisent la passion du rapporteur, qu'il magnifie son pays, sa famille, ou lui-même, ou, de quelque autre façon qui s'accorde avec ses inclinations et ses tendances naturelles. Mais quelle grande tentation que d'apparaître comme un prophète, un émissaire ou un ambassadeur des cieux! Qui n'affronterait pas de nombreux dangers et de nombreuses difficultés pour aller jusqu'à un rôle aussi sublime? Et si, à l'aide de la vanité et d'une imagination échauffée on s'est, en premier lieu, converti et engagé sérieusement dans l'illusion, qui se fera scrupule à employer de pieuses fraudes pour soutenir une cause aussi sainte et aussi méritoire?

La plus petite étincelle peut ici se muer, par embrasement, en la plus grande flamme, parce que les matériaux sont toujours prêts à cela. *L'avidum genus auricularum*¹, la populace curieuse reçoit avidement, sans vérification, tout ce qui contente la superstition et encourage l'émerveillement.

reine régente de FRANCE, qui avait de très grands préjugés contre PORT-ROYAL, y envoya son médecin personnel pour examiner le miracle, médecin qui revint absolument converti. En bref, la guérison surnaturelle était si incontestable qu'elle sauva pour un temps ce fameux monastère de la ruine dont les JESUITES le menaçaient. S'il avait eu tromperie, elle aurait certainement été repérée par des adversaires si sagaces et si puissants, et aurait nécessairement hâté la ruine de ses instigateurs. Nos religieux, qui savent bâtir un château formidable à partir de matériaux si méprisables, quel prodigieux système auraient-ils pu ériger de cela et des autres nombreuses circonstances que je n'ai pas mentionnées! Combien de fois les grands noms de PASCAL, RACINE, ARNAUD, NICOLE auraient raisonné à nos oreilles! Mais, s'ils étaient sages, ils feraient bien d'adopter le miracle, comme valant mille fois plus que tout le reste de leur collection. En outre, il peut servir énormément leur dessein, car ce miracle fut réellement accompli en touchant un authentique saint piquant de la sainte épine, qui composait la sainte couronne, qui, etc..

¹ Le genre humain avide de ce qui touche l'oreille.(traduction Isabelle Folliot)(Lucrèce)

Combien d'histoires de cette nature, à toutes les époques, ont été découvertes et discréditées dans leur enfance? Combien davantage ont été célèbres pendant un temps, puis sont tombées dans l'abandon et l'oubli? Donc, quand de tels rapports se répandent, la solution du phénomène est évidente, et nous jugeons conformément à l'expérience et l'observation régulières, et nous l'expliquons par les principes connus et naturels de crédulité et d'illusion. Admettons-nous, plutôt que d'avoir recours à une solution aussi naturelle, une violation miraculeuse des lois les mieux établies de la nature?

Je n'ai pas besoin de mentionner la difficulté de découvrir une fausseté dans une histoire privée ou publique, à l'endroit où elle est dite être arrivée; bien plus quand le théâtre d'action est éloigné d'une certaine distance, si petite soit-elle. Même une cour de justice, avec toute l'autorité, toute la rigueur et le discernement qu'elle peut employer, se trouve souvent embarrassée pour distinguer le vrai du faux dans les plus récentes actions. Mais la question ne parvient jamais à une issue, si l'on se fie à la méthode courante de disputes, de débats et de rumeurs passagères, spécialement quand les passions des hommes s'en sont mêlées de part et d'autre.

Dans l'enfance des nouvelles religions, les sages et les savants estiment couramment la question trop insignifiante pour mériter leur attention ou leur regard, et quand, ensuite, ils seraient prêts à découvrir la fraude afin de détromper la multitude abusée, il est trop tard, et les rapports et les témoignages qui auraient pu éclaircir la question ont péri et ne peuvent plus être récupérés.

Il ne reste plus de moyens de découvrir la vérité, sinon ceux qui doivent être tirés du témoignage de ceux-mêmes qui rapportent les faits, et ces moyens, quoique toujours suffisants pour les personnes judicieuses et connaisseur, sont souvent trop fins pour tomber sous la compréhension du vulgaire.

En somme, donc, il apparaît qu'aucun témoignage, d'aucune sorte de miracle, n'a jamais atteint le niveau d'une probabilité, encore moins celui d'une preuve, et que, en supposant qu'il atteigne le niveau d'une preuve, il serait contredit par une autre preuve, tirée de la nature même des faits qu'il tenterait d'établir. C'est l'expérience seule qui donne autorité au témoignage humain, et c'est la même expérience qui nous assure des lois de la nature. Par conséquent, quand ces deux sortes d'expériences sont contraires, nous n'avons qu'à soustraire l'une de l'autre et embrasser une opinion, d'un côté ou de l'autre, avec cette assurance qui provient du reste de la soustraction. Mais, selon le principe expliqué ici, cette soustraction, au regard de toutes les religions populaires, atteint le niveau d'une totale annihilation; et donc, nous pouvons l'établir comme cette maxime : aucun témoignage humain ne peut

avoir la force suffisante pour prouver un miracle et en faire le fondement légitime d'un système religieux.

Je prie qu'on remarque les restrictions faites ici, quand je dis qu'un miracle ne peut jamais être prouvé, de façon à être le fondement d'un système religieux. D'ailleurs, je reconnais qu'il est possible qu'il y ait des miracles ou violations du cours ordinaire de la nature, d'une sorte telle que ces miracles admettent une preuve tirée du témoignage humain, quoiqu'il soit peut-être impossible d'en trouver de pareils dans tous les écrits historiques. Ainsi, supposez que tous les auteurs, en toutes les langues, s'accordent pour dire que, à partir du 1er JANVIER 1600, il y a eu une obscurité totale sur la terre entière pendant huit jours. Supposez que la tradition de cet événement extraordinaire soit encore forte et vivante chez les gens, que tous les voyageurs, qui reviennent de pays étrangers, nous rapportent des récits de la même tradition, sans la moindre variation ou contradiction. Il est évident que nos philosophes, au lieu de douter du fait, devraient le recevoir pour certain et devraient chercher les causes d'où il pourrait provenir. La ruine, la corruption, la dissolution de la nature est un événement rendu probable par tant de nombreuses analogies qu'un phénomène qui semble avoir tendance à aller vers cette catastrophe rentre dans le cadre du témoignage humain, si ce témoignage est très étendu et très uniforme.

Mais supposez que tous les historiens qui traitent de l'ANGLETERRE s'accordent pour dire que, le 1er JANVIER 1660, la reine ÉLISABETH mourut, qu'elle fut vue après et avant sa mort par ses médecins et toute la cour, comme il est d'usage avec des personnes de son rang, que son successeur fut reconnu et proclamé par le Parlement, et que, après avoir été en terre un mois, elle réapparut, reprit possession de son trône et gouverna l'ANGLETERRE pendant trois ans : je dois avouer que je serais surpris du concours de tant de circonstances singulières, mais je n'aurais pas la moindre inclination à croire un événement si miraculeux. Je ne douterais pas de sa prétendue mort, et des ces autres circonstances publiques qui s'en sont suivies, j'affirmerais seulement que cette mort était prétendue, et qu'elle n'a pas été, et ne pouvait pas être réelle. Vous m'objecteriez en vain la difficulté, et la presque impossibilité de tromper le monde dans une affaire d'une telle conséquence. La sagesse et le solide jugement de cette reine célèbre, avec le peu d'avantages - ou l'absence d'avantages - qu'elle pouvait recueillir d'un artifice si médiocre, tout cela pourrait m'étonner, mais je répliquerais encore que la friponnerie et la folie des hommes sont des phénomènes si courants que je croirais plutôt que les événements les plus extraordinaires naissent de leur concours, que d'admettre une violation si éclatante des lois de la nature.

Mais ce miracle serait-il attribué à un nouveau système religieux (les hommes, à toutes les époques, ont été énormément abusés par des histoires ridicules de ce genre) que cette circonstance même serait une preuve entière

d'une fraude, et serait suffisante, pour tous les hommes de bon sens, non seulement pour leur faire rejeter le fait, mais même le rejeter sans plus d'examen. Bien que l'Être, auquel le miracle est attribué, soit, dans ce cas, Tout-puissant, ce miracle ne devient pas, par cette explication, plus probable d'un iota, puisqu'il nous est impossible de connaître les attributs ou les actions d'un pareil Être, autrement que par l'expérience que nous avons de ses productions dans le cours ordinaire de la nature. Ce qui nous ramène encore à l'observation passée et nous oblige à comparer les cas de la violation de la vérité dans le témoignage des hommes, avec les cas de violation des lois de la nature par des miracles, afin de juger lequel d'entre eux est le plus vraisemblable et le plus probable. Comme les violations de la vérité sont plus courantes dans les témoignages sur les miracles religieux que dans celui sur une autre chose de fait, cela doit beaucoup diminuer l'autorité du premier témoignage, et nous faire former une résolution générale : ne jamais lui prêter aucune attention, quel que soit le prétexte spécieux dont il puisse se couvrir.

Lord BACON semble avoir embrassé les mêmes principes de raisonnement : "Nous devons, dit-il, faire une collection, ou une histoire particulière, de tous les monstres et de toutes les naissances ou productions prodigieuses et, un mot, de tout ce qui est nouveau, rare, et extraordinaire dans la nature; mais ce doit être fait avec l'examen le plus sévère, de crainte de nous écarter de la vérité. Par dessus tout, chaque relation qui dépend en quelque degré de la religion, comme les prodiges de TITE-LIVE, doit être considérée comme suspecte; et non moins suspect est tout ce qu'on trouve chez les écrivains de magie et d'alchimie naturelle, ou chez des auteurs semblables qui semblent avoir un appétit incorrigible pour la fausseté et les fables." ¹

Je suis d'autant plus content de cette méthode de raisonnement ici donnée que je pense qu'elle peut servir à confondre ces dangereux amis ou ennemis déguisés de la *Religion Chrétienne*, qui ont entrepris de la défendre par les principes de la raison humaine. Notre très sainte religion est fondée sur la *foi*, non sur la raison, et c'est une méthode sûre de l'exposer au danger que de la soumettre à une épreuve qu'elle n'est en aucun façon en état de supporter. Pour rendre ceci plus évident, examinons ces miracles relatés dans les Écritures, et pour ne pas nous perdre dans un champ trop large, limitons-nous à ceux que nous trouvons dans le *Pentateuque*, que nous examinerons selon les principes de ces prétendus chrétiens, non comme la parole ou le témoignage de Dieu lui-même, mais comme la production d'un écrivain ou historien purement humain. Ici donc, nous avons d'abord à considérer un livre qui nous est présenté par un peuple barbare et ignorant, livre écrit à une époque où ils étaient encore plus barbares, et selon toute probabilité longtemps après les faits qu'il relate, corroboré par un aucun témoignage allant dans le même sens, et ressemblant à ces récits fabuleux que chaque nation donne de son origine.

¹ *Nov. Org.*, Liv. II, aph. 29.

En lisant ce livre, nous le trouvons plein de prodiges et de miracles. Il rend compte d'un état du monde et de la nature humaine entièrement différent de l'état présent : de notre chute de cet état, de la durée de vie étendue jusqu'à presque mille ans, de la destruction du monde par un déluge, du choix arbitraire d'un peuple favorisé des cieux, - et ce peuple, ce sont les compatriotes de l'auteur - de la délivrance de l'esclavage par les prodiges les plus étonnants que l'on puisse imaginer. Je désire que l'on porte la main à son cœur et que l'on déclare, après une sérieuse réflexion si l'on pense que la fausseté d'un tel livre, soutenu par un pareil témoignage, n'est pas plus extraordinaire et miraculeuse que tous les miracles dont il a fait le récit; ce qui, pourtant, est nécessaire pour le faire recevoir, selon les mesures de probabilité établies ci-dessus.

Ce que nous avons dit des miracles peut être appliqué, sans changement, aux prophéties et, en vérité, toutes les prophéties sont des réels miracles, et comme telles seulement, peuvent être admises comme les preuves d'une révélation. Si elles n'excédaient pas les capacités de la nature humaine à prédire des événements futurs, il serait absurde d'employer une prophétie pour arguer d'une mission divine ou d'une autorité divine venant des cieux. Si bien qu'en somme, nous pouvons conclure que la *Religion Chrétienne*, non seulement a été à ses débuts accompagnée de miracles, mais même à ce jour, ne peut être l'objet d'une croyance sans un miracle. La seule raison est insuffisante pour nous convaincre de sa véracité; et quiconque est mu par la *foi* pour lui donner son assentiment est conscient d'un miracle permanent dans sa propre personne, miracle qui renverse tous les principes de son entendement, et lui donne une détermination à croire ce qui est le plus contraire à l'habitude et à l'expérience.